

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 23 (1986)
Heft: 814

Buchbesprechung: Dans la nuit une rose [Jean-Paul Pellaton]

Autor: Dubuis, Catherine

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

un juriste, pourraient, chacun dans sa spécialité, faire perdre pied à quiconque avec des spécialisations de leur métier. La différence — essentielle — c'est qu'aux opérations bancaires soumises au droit de timbre sont liées des centaines de millions de recettes publiques dont l'abolition toucherait la vie concrète du pays. Exemples, en reprenant l'énumération ci-dessus:

Le droit de timbre sur les papiers monétaires, 250 millions; sur les opérations «étranger/étranger», 650 à 900 millions, sur les stocks des commerçants de titres, 100 millions.

On arrive ainsi à une distorsion complète entre l'abstraction: celle des grands nombres, de la technicité, d'un minimum de manipulation physique des valeurs et, d'autre part, les conséquences concrètes sur la vie nationale.

Politiquement, la position du Conseil fédéral est simple, de bon sens, comme un correctif à l'abstraction. Certes, en réponse, dit-il, des aménagements sont possibles, à condition que des recettes correspondantes soient trouvées.

On pourrait philosophiquement prolonger la réflexion. Le droit de timbre est un impôt indirect. Or la tendance est d'étendre aux services l'imposition indirecte, parce que dans la vie sociale les services prennent autant d'importance que l'achat des marchandises. Mais certains services fuient dans l'abstraction, voir ci-dessus! Ou s'en autoriseraient pour prétendre les faire échapper à toute imposition indirecte. Ce serait des sortes d'esprits purs.

Heureusement, les banques, elles, savent prélever au passage «leurs impôts indirects», c'est-à-dire leurs frais de courtage. Le Conseil fédéral les publie. Ils sont en importance beaucoup, infinitiment plus lourds que le droit de timbre. C'est la garantie sûre que l'abstraction bancaire a ses limites.

Le phénomène appartient toujours à l'ordre du palpable.

A. G.

NOTE DE LECTURE

De la pierre au père

Daniel, ingénieur en vacances sur une plage d'Italie, fait une rencontre bouleversante: celle d'un galet dont la perfection des formes et des couleurs lui fait impérativement signe.

Dès lors, il n'aura pas de cesse qu'il ne trouve la réponse à cette interrogation urgente que lui pose le monde, par l'intermédiaire des objets. Pierres ou artefacts, tout le sollicite et exige de lui quelque chose qu'il ignore, mais qu'il découvrira à la fin: un souvenir, la figure du père, arrêté en 43 et déporté, disparu, enfoui dans l'oubli du fils. Grâce à une série d'objets, et en évitant les fausses pistes, Daniel parvient, sans effort, semble-t-il, porté par ce qui est très proche d'une succession de hasards objectifs chers aux surréalistes, à la rose de fer qu'il a vue, tout enfant, sur le bureau de son père et qu'il retrouve chez un brocanteur.

Série d'objets, tentation de la collection; c'est en effet celle qui le saisit lorsqu'il se met à ramasser avec passion les galets sur la plage d'Italie, et à les organiser, les disposer selon des lois mystérieuses. Autre collection, celle, baroque et fascinante, du châtelain qui cherche à recréer le passé, l'histoire et sa propre mémoire, selon une voie extrêmement personnelle. Troisième collection, celle que Daniel entreprend à son retour de vacances, courant les antiquaires, se laissant aller à l'appel de certains objets, se laissant choisir par eux. Mais ces collections n'ont pas de valeur en elles-mêmes: elles ne servent qu'à le conduire vers *un* objet, d'où jaillira le souvenir perdu.

Les fausses pistes, il faut bien le dire, sont essentiellement constituées de figures féminines. La vacancière blonde et fardée, dont Daniel se

détourne aisément au profit de sa chasse aux galets, est une âme médiocre qui ne comprend rien à la quête spirituelle de son voisin. L'amie, mieux armée pourtant, à laquelle il se confie, de retour à Paris, ne comprend pas plus ce qui le pousse et l'inquiète. La jeune fille à qui il avoue que les objets le choisissent plus qu'il ne les choisit le considère avec effarement. Bref, le monde féminin est hermétiquement fermé à la quête de Daniel. Le châtelain pourrait, lui, être interprété de manière plus positive: double du père, ou préfiguration du souvenir paternel; double du héros plus certainement, dans son isolement et sa passion de collectionneur.

Mais lui non plus n'aidera pas Daniel à trouver la réponse: il l'a déjà trouvée, et elle n'est valable que pour lui seul. Daniel continuera donc sa route semée de signes, jusqu'à la rose, ce signe qui résume tous les autres.

Ce petit récit, très classique dans sa forme, discret et retenu dans son style, pèche peut-être par trop d'explicite; les mécanismes de la découverte progressive de Daniel sont soulignés de manière trop précise. Je dirais que Daniel comprend trop bien ce qui lui arrive: le récit ne conserve ni flou ni mystère, tout est vu dans une trop grande clarté. Retenons cependant les descriptions, où couleurs et lumière jouent harmonieusement: Jean-Paul Pellaton, écrivain jurassien, est un grand amoureux du vitrail. J'ai personnellement pu apprécier sa tranquille et chaleureuse compétence lors d'une brève visite de quelques églises jurassiennes.

L'heureuse combinaison de la lumière et de la couleur, qui fait chanter les vitraux, on la retrouve dans maintes descriptions de ce récit.

Catherine Dubuis

Jean-Paul Pellaton, *Dans la nuit une rose*, Ed. de L'Aire, 1985, 60 p.